

## Et les Américains ?

Je me demande à quelle époque « l'habileté manœuvrière de la stratégie française s'est révélée supérieure à la simple brutalité méthodique des Germains ».

C'est étonnant, il n'y a donc eu ni Américains, ni Anglais. Et Ludendorff n'est pas, selon vous, un habile manœuvrier ? Où donc est votre théorie de parallélisme « en tous points nous nous maintenons au même niveau » ?

Mais voici qu'au milieu de votre plaidoyer, vous en avouez la faiblesse.

« En 1918, ni chez les Allemands, ni chez nous, le pays ne pouvait plus fournir d'hommes ».

Voilà, en effet, le déséquilibre rompu. Car pour nous, nous avons l'inépuisable ressource des Dominions, des Colonies ; surtout l'apport décisif de l'immense Amérique — hommes, canons, chevaux, munitions, navires...

Ce formidable appoint qui décide de la victoire, vous le négligez. Vous n'en faites pas mention dans votre livre. Vous y substituez la « gloire éternelle » de vos chefs d'aujourd'hui, sur l'air d'un pas redoublé — la musique militaire sur le mail.

Et vous en déduisez la gloire de nos artistes militaires, dont vous êtes, n'est-ce pas ?

\*  
\*\*

Dans la guerre de quatre ans, l'esprit révolutionnaire joue un rôle définitif.

La stratégie que Ludendorff appelle « la stratégie d'anéantissement », qu'il montre avoir appliquée cha-

que fois qu'il a pu, n'est qu'un procédé. C'est celui qui était enseigné par Foch et d'autres, à l'École de guerre. Depuis Bonaparte, il fallait le considérer comme le seul valable. C'est à lui que le Général \*\*\* attribue la victoire finale, oubliant qu'un procédé employé également par les deux adversaires ne peut être la cause de la victoire de l'un d'eux. Ce n'est pas parce qu'il a employé un « crochet du droit » que le boxeur a vaincu. Il a vaincu parce que le plus fort, mais il s'est trouvé que c'était au moment où le crochet du droit était possible. Rien ne prouve qu'il n'eût pas vaincu aussi bien avec un swing ou un uppercut.

Je n'ignore point qu'il y eut désaccord au sujet de l'opportunité de cette offensive brutale entre le G. Q. G. français et le commandement suprême. C'était une question de délai seulement. La méthode froide et raisonnée de Pétain voulait attendre encore. Foch, le bouillant, ne le voulait pas. Je sais que le général Man-

gin, contre les ordres de Pétain, obtenait des contre-ordres offensifs directement du Q. G. du maréchal Foch (les règles de la discipline ont des exceptions).

## L'Esprit révolutionnaire des Combattants

Nul ne peut juger lequel des deux avait tort ou raison. Foch a réussi. Mais à quel prix ? Peut-être Pétain eût-il économisé nombre de vies humaines. Il est parfaitement oiseux de discuter à ce propos. Un seul fait apparaît certain : l'élément qui décide du succès était là : les Américains apportaient une masse d'hommes et de munitions et un appui moral formidable ; les chars d'assaut triplaient la valeur offensive d'une infanterie décimée ; l'esprit révolutionnaire agitait l'Allemagne (4).

Ludendorff attribue l'issue de la guerre à l'état de l'opinion en Allemagne. Il reproche vivement aux chanceliers de n'avoir pas lutté avec énergie avant et pendant les hostilités contre l'esprit humanitaire.

Il leur reproche Stockholm, il leur reproche d'avoir fait passer « Lénine et consorts de Suisse en Suède » et presque d'avoir laissé Trotsky revenir d'Amérique. Il se rend compte que c'est la révolution de 1918, c'est-à-dire le triomphe de l'Idée sur la force et la puissance qui a désarmé l'Allemagne. Il découvre que la paix de Brest-Litovsk était un exemple dangereux pour un peuple excédé de l'insolence du militaire, la Russie, même vaincue, vivait et restait entière.

Ludendorff accuse la faiblesse du pouvoir politique qui n'a point osé exercer en Allemagne la dictature qui était réelle, d'après lui, en France et en Angleterre. Sottise ! Il devrait simplement s'en

prendre à l'esprit militaire allemand qui avait su se rendre insupportable. Il déplore que « les incidents de Saverne » n'aient pas donné lieu, déjà avant la guerre, à une brutale réaction. Il a tort, elle n'était pas possible ; le peuple allemand n'a marché qu'à coups de mensonges habiles, comme les peuples alliés. Le pouvoir qui jure liberté et droit des peuples ne peut agir qu'avec un cynisme relatif. L'essentiel échappe à sa nature professionnelle. Il ne comprend pas que l'esprit national n'existe, pour la victoire, qu'en tant qu'il est une contrefaçon, en quelque sorte, de l'esprit révolutionnaire, et qu'il s'en réclame.

Il n'y a que l'armée de métier, l'armée mercenaire, qui peut être inaccessible à tout sentiment noble — et c'est le privilège de ceux qui font métier de l'art de tuer. Il suffit pour ceux-là de l'appât du pillage, d'un

(4) Grèves de Berlin, janvier 1918.



(Dessin de Masereel).